

David Collin

Toujours plus qu'un paysage

sur l'œuvre d'Ann Loubert

Jeune artiste dont la subtilité du trait est une signature, Ann Loubert est née en 1978 dans les Vosges. Franco-suisse, elle vit actuellement à Strasbourg. Le paysage tient un rôle central dans son œuvre. Un paysage épuré, comme ses portraits, ses études d'arbres et de fleurs.

Ann était venue me chercher sur le quai de la gare de Baden. Un peu timide elle me tendit la main et m'abrita sous son grand parapluie rouge pour traverser la vieille ville au sec. C'était notre première rencontre. Elle m'offrit un thé, et très vite je retrouvais, déroulés sur le parquet du salon, de grands portraits chinois dont les corps nus dessinés sur un papier de riz très fin, avec une subtilité rare, prenaient une ampleur inédite. J'avais été séduit par ces mêmes dessins, quelques semaines plus tôt, dont la maturité artistique et la fraîcheur des analyses avait quelque chose de touchant. On sent parfois une véritable évidence dans la découverte d'une œuvre et dans la proximité indéfinissable de son auteure. Un dialogue commence avant même d'échanger un seul mot. Il est là, parce que les œuvres parlent d'elles-mêmes. Une présence impose une rencontre et l'envie d'y mettre des mots, d'entendre une voix. Après les présentations et les premières questions, Ann Loubert me fit traverser l'appartement familial marqué par les jouets d'un bébé qui faisait la sieste, et j'entrais en enjambant délicatement des feuilles de papier, dans un atelier rempli de grandes chemises en cartons et de peintures dont elle préparait l'encadrement pour une prochaine exposition.

Il devait y avoir aussi ses carnets dans cette pièce, de grands carnets noirs moleskine dans lesquels Ann Loubert croque, dessine, note, esquisse. Ce sont de précieux témoins du temps, d'un changement d'atmosphère, d'une saisie. Se retrouve dans l'ébauche la vivacité des sensations attrapées au vol, de cet esprit qui toujours, miraculeusement chez Ann Loubert, subsiste dans l'étape ultime d'un dessin, d'une peinture, d'un trait qui ne se dérobe jamais, qui reste fidèle au premier geste et retrouve l'élan du point d'origine. Comme s'il s'agissait, à partir des carnets, dans la répétition du geste, qui rappelle celui de la calligraphie et de la peinture chinoise qu'elle a beaucoup méditées, de retranscrire jusqu'au dernier moment le souffle et l'intensité du premier regard. Mais le dessin du carnet est un retour sur lui-même, une accumulation de traits dans l'urgence. Recherche et superposition de gestes, peu à peu, dessinent les contours d'un visage, d'une attitude, d'un paysage. Le tableau, le dessin, la gravure, iront vers une épure de la première sensation, laissant à ce qui n'a pas été « pris », un espace qui n'est pas que vide et blanc, mais trace d'un surgissement, d'une apparition dans le réel. Ainsi ses paysages troués peints en Chine, n'évoquent pas tant un manque, qu'une présence évanescence qui fait sens dans la trouée, dans le centre incertain d'une vision qui se cherche. Que reste-t-il de la vue quand la concentration marginalise le centre de la vision ?

Paysages de nuit

Il en va tout autrement, du moins dans un premier temps, des routes qu'elle peint en septembre 2011, quand, de retour en urgence de Chine, elle prend chaque soir la route qui la mène du centre de soins à la maison de son père, hospitalisé entre la vie et la mort, dans un aller-retour sous hypnose. D'une route à l'autre, après les autoroutes chinoises embouteillées qu'elle dessina après l'annonce de la catastrophe, paysage urbain illustrant la confusion des traits et des sens, elle peint les variations de la route sinieuse percée dans une campagne lorraine très sombre, à travers la forêt, frange de lumière éclairée par les phares de sa voiture. Si rien ne bouge dans l'état figé de la peinture, le mouvement lui, est partout. Le centre calme d'autres paysages de routes, les



Vesoul sud, 2014, aquarelle et pointe sèche, 66 x 50 cm

grands espaces vides et blancs qui apaisent dans les paysages et les portraits d'arbres, sont ici saturés de représentations tourmentées mais très sûrement composées. Les orages perturbent l'espace, métamorphosent les lumières, bouleversent les couleurs et la structure même du paysage. Ann Loubert, recluse dans sa voiture, est ballotée, elle voit surgir des « violets, des lumières incroyables, des gris anthracites, des jaunes de Naples ».

Depuis, la route est restée. Elle apparaît dans de nombreux paysages. Et parfois pour ce qu'elle est de plus élémentaire, grise dans le blanc, blanc dans le gris, trace blanche à peine suggérée dans le blanc d'une gravure, langue bleue au milieu de quelques vibrations orangées du paysage, mais où la route reste essentielle, écho lointain devenu thème musical. La route reste quand tout a disparu, puisque la route ne change pas. C'est le paysage qui défile et qui s'efface au fur et à mesure. La route demeure, marquée par les lignes blanches identiques d'un kilomètre à l'autre, de nuit comme de jour.

Ce qui s'absente

Ses carnets parlent d'eux-mêmes, de l'élan, du premier geste, du trait comme trait, de l'apparition des mots comme dialogue initial entre la pensée et le geste. Toujours elle recherche, tourne autour d'une vérité qui s'inscrit dans un genre ; portrait, paysage, croquis. Les lettres et les mots s'étirent sur la page et parfois d'une page à l'autre, avant qu'un croquis complète ce que la lettre ne suffit plus à représenter. Mais les mots disent aussi ce qu'un dessin rapidement exécuté ne peut dire : la couleur et la profondeur de l'impression, ce qui ne se traduit pas en quelques traits, mais demande méditation, retour, aller et retour, entre le croquis et l'ébauche, entre l'idée et le mot. Parfois quelque chose s'échappe d'un mot comme si la route partait d'une lettre, s'élançait d'un tracé dépassé, d'un « t » ou d'un « l » qui se transforme en arbre puis en chemin qui

serpente comme un « s ». L'inquiétude saisit la main et le mot se transforme en trait, anticipe ce qui risque de disparaître. Comme dans un rêve, quand il est urgent de noter ce qui en soi ne se retient pas, et qui deviendra toujours autre chose, un autre rêve que celui qu'on croit avoir rêvé.

Les paysages troués eux aussi résistent. Dans ses voyages entre Metz et la campagne noire et solitaire, rien d'autre n'apparaissait à la fenêtre de la maison familiale. Un trou comme un halo dans l'obscurité, à commencer par celui des phares des voitures qui viennent en face et qui éblouissent la vue. Le centre s'absente soudainement, et le paysage apparaît éphémère là où il n'existait plus, il roule sur lui même, défile sur les bas-côtés qui avaient disparus du champ de la vision. Mais là, comme dans la percée de la voiture secouée par les vents de face et les rafales explosives de l'orage, qui ne sont plus que des traits jetés en l'air, il n'y a plus que des fragments de paysage et des fragments de pensée, tout est découpé, déchiqueté en petits morceaux. La tourmente est aussi intérieure. Que peut-on voir dans un tel état ? Précisément, l'artiste n'a pas besoin de voir pour décrire.



Arbre de nuit, 2012 - Techniques mixtes sur papier (75 x 57 cm) - (Photo : Klaus Stöber)

Se laisser traverser

Les arbres font partie du paysage. Les nuages aussi. Et même parfois, ne sont que cela. Paysages à l'intérieur de l'arbre et de ses multiples développements, routes végétales qui se déploient dans toutes les directions. Nuages mouvants, entre fusion et dissolution, dont il faut retenir les errances dans le blanc de la page, sans trahir le mouvement. Tout est Là : le mouvement dans l'inertie du papier, dans la vivacité du trait, dans l'énergie de la matière et des couleurs qui s'entrechoquent. Ce monde vient de l'enfance et de la vie à la campagne, des arbres où elle grimpe, des nuages qui deviennent formes et

aussitôt se transforment en d'autres monstres, en d'autres fantômes. Avec ceci de plus familier encore dans les arbres, et comment ne pas le ressentir vivement, même dans les arbres d'Asie qu'elle dessine (familiers par habitude de les fréquenter), que peindre un arbre proche que l'enfant côtoyait tous les jours, épris de verticalité et de grandeur, apprivoisé et enlacé, est un geste d'engagement complet. Et de liberté. Bataille de traits, éclosion de lignes, filaments électriques et géométriques, ses branches et ses arbres témoignent d'une attention vive à ce qui est là, sous nos yeux, et que nous ne voyons peut-être plus, qui tressaille en notre absence et vient à notre rencontre. C'est ce qui nous ramène à la route, à la banalité de la route, au macadam ligné qui ne nous intéresse plus, mais qui pourtant structure nos vies et nos pensées.

Alors le paysage selon Ann Loubert, peint, dessiné par elle, serait encore cela, le résultat d'une grande disponibilité, et l'on retrouve ce « trait » si caractéristique dans son « écoute » ; elle prendra vite son crayon pour vous dessiner, retenir quelques traits de ce moment-là que vous partagez ensemble. Non comme distraction, mais au contraire comme extrême sensibilité au paysage mouvant qui se déploie en elle et autour d'elle. Quelque chose vibre, les branches d'un arbre frémissent, un timbre de voix la traverse, elle parcourt les routes autant qu'elle les laisse dérouler en elle-même, et les mots et les sons et le paysage sont transformés par la réception qu'elle en fait, la rencontre qu'elle instaure. L'impression est qu'elle dessine les mots qui désignent ces arbres, ces routes, ces visages amis, dans une proximité qui n'a jamais rien d'artificiel. Son utopie, elle aime en parler ainsi, c'est de prendre les choses sans filtre, en dépassant la surface de l'apparence, et en se laissant traverser. Ainsi, dans les paysages qu'elle peint, qu'elle grave, il y a toujours plus qu'un paysage. Et de l'un à l'autre c'est toujours le même paysage. Les routes deviennent si verticales qu'elles nous rappellent des arbres, les arbres dessinent mille trajectoires et chemins, les visages sont des paysages que quelques traits situent. Et dans le blanc de ces mêmes paysages, toujours plus qu'un vide, au contraire, l'éthique de la présence, ce qui reste après avoir dessiné l'essentiel : une sensualité pure, enrichie d'une tendresse sans faille pour les êtres et les choses.